

Préface
P'ansori, patrimoine vivant

Face à vous apparaît une chanteuse¹ debout sur une large natte, pour seul décor un paravent, pour seul accessoire un éventail, accompagnée d'un joueur de tambour assis à sa gauche, tourné vers elle, qui l'encourage de la voix, et l'histoire commence, qui va vous tenir en haleine pendant des heures. Une chanteuse ? Oui, bien sûr, mais aussi une conteuse, qui s'adresse à vous, alterne récit et airs qui semblent surgis de la nuit des temps, d'une voix si cassée qu'on a même pu parler « d'opéra rauque », tandis que les spectateurs relancent sans cesse l'interprète avec des cris rythmiques codés qui créent une ambiance irremplaçable, *ölssigu*² ! Aujourd'hui, on considère le p'ansori comme le chant identitaire coréen, Trésor national depuis 1964, patrimoine immatériel de l'Unesco depuis 2003 ; les artistes détenteurs de ces chefs-d'œuvre tournent à l'étranger, et particulièrement en France³ dans des versions surtitrées, et émerveillent à chaque fois les spectateurs.

1. Ou un chanteur. Originellement chanté par un homme, le genre est aujourd'hui majoritairement féminin.

2. Essentielle au p'ansori, cette relance vocale par le tambour et le public se nomme *ch'uimsae*. Elle se compose d'un petit répertoire d'expressions, dont, par exemple, *ölssigu* !, qui exprime le plaisir de l'auditeur.

3. Saluons ici le travail de pionnier de la Maison des Cultures du Monde dès les années 80, et celui du Festival d'Automne à Paris qui, en 2002, a marqué l'histoire en présentant pour la première fois, hors de Corée, l'intégrale des cinq p'ansoris, soit plus de vingt heures de spectacle surtitré.

Le présent livre s'inscrit dans la continuité de ce travail de partage, et invite le lecteur français à plonger dans cet univers étrange et admirable du p'ansori.

TOUT UN MONDE LOINTAIN

Nous avons bien conscience que, comme tout genre ancien étiqueté sublime, le p'ansori peut faire peur... Commençons par voir ce qui semble rendre difficiles d'accès ces œuvres venues de loin.

De la musique avant toute chose ?

On a longtemps eu tendance à étudier le p'ansori prioritairement comme art du chant, en Corée comme en Occident. Mais, comme pour l'opéra, sans récit, il n'y a pas de p'ansori, et on a fini par s'apercevoir de l'extraordinaire richesse de ces textes forgés par des siècles de transmission. Le lien entre texte et musique est indéfectible, dans un genre qui vient d'un temps où la poésie était indissociable de la musique. Il n'a pas été possible dans le cadre de cette première édition de joindre un enregistrement de l'œuvre, et nous ne pouvons qu'en conseiller l'expérience au lecteur. Mais nous souhaitions aussi honorer le texte seul, dans sa richesse complexe, qui garde toutes les traces de son statut : on le saisit à travers le découpage essentiel en récitatifs et airs aux différents rythmes et couleurs, et l'usage d'une prose constamment métrique.

Une langue archaïsante ?

Si les parties parlées ont évolué avec la langue coréenne, les airs sont fixés dans un état de langue ancien, à base de sino-coréen, devenu à certains endroits assez incompréhensible aujourd'hui tant au public qu'aux chanteurs... En fait, ces textes posent le même genre de problèmes que Rabelais aux Français ou Shakespeare aux Anglais, et des Coréens vivant

en France ont pu découvrir le détail précis de nombreux passages en suivant les représentations surtitrées. Finalement, on peut considérer que c'est une chance de pouvoir y accéder par le biais de la traduction, qui facilite l'accès... Il faut d'autant plus saluer comme il convient le travail des universitaires coréens qui ont fourni les versions annotées sans lesquelles nos traductions n'auraient pu aboutir.

Un référent culturel chinois ?

Si les auteurs des plus grands airs sont (généralement) anonymes, ils n'en apparaissent pas moins comme de brillants lettrés, et leur connaissance de la culture chinoise traditionnelle se manifeste en particulier dans les morceaux les plus travaillés. Les Coréens d'aujourd'hui, là aussi, se retrouvent, un peu comme les lecteurs français de Chrétien de Troyes, face à une érudition mythologique et religieuse consubstantielle à l'œuvre, qui doit être perçue non comme obstacle, mais comme source de beautés. C'est l'aspect qui demande le plus de travail de recherche, qui recèle le plus de trésors cachés, et exige pour en rendre compte des choix éditoriaux sur lesquels nous reviendrons. Mais ce qu'il convient de ne jamais oublier durant la lecture, c'est qu'il ne s'agit en aucun cas de cuistrie, mais d'une rêverie érudite, de l'invention d'un paysage mental nourri de poèmes et de peintures, à la fois récréation de lettrés et récréation d'une lointaine Chine mythique par des Coréens bien présents¹.

UNE INVENTION CORÉENNE

Il ne faut pas oublier comment la littérature coréenne s'est inventée progressivement à partir du xv^e siècle en se distin-

1. Pour la commodité du lecteur français, nous avons donné sous leur forme chinoise transcrite en pinyin tous les noms chinois cités, même si tous ont une forme coréenne spécifique (indiquée dans l'index).

quant du chinois¹. Le p'ansori est un des moments de cette création foisonnante d'œuvres, et l'exemple parfait du surgissement d'une forme unique de narration chantée² dont l'incroyable succès a garanti la pérennité.

Populaire et savant

Les premières mentions du p'ansori datent de la seconde moitié du XVIII^e siècle et nous montrent un art déjà en place, joué par des forains qui vont de marché en marché chanter leur répertoire, entre devins, danseurs masqués, jongleurs et autres saltimbanques. Son évolution sera très rapide, et un siècle plus tard, ses interprètes spécialisés sont admirés par l'aristocratie et protégés par le roi : des échanges se produiront ainsi entre les sources populaires et les couches savantes, avec l'intervention de lettrés artistes qui, d'une certaine manière, veulent anoblir le genre, mais sans (trop) en détruire les racines profondes. Ce sont toutes ces strates que l'on retrouve aujourd'hui dans les versions parvenues jusqu'à nous.

Oral et écrit

Le p'ansori se transmet oralement depuis près de trois siècles, et continue, toujours aujourd'hui, de passer de maître à disciple. Ce genre s'inscrit ainsi dans la tradition universelle des grands récits de bardes, de griots, d'aèdes et autres trouvères, qui nous renvoie jusqu'à Homère ou aux chamanes sibériens. Mais il est aussi de plain-pied dans la modernité, et les jeunes élèves bénéficient aujourd'hui de l'aide de textes annotés et d'enregistrements de leurs cours, accélérant ainsi le temps d'apprentissage ; dans le même temps, la reconnaissance du

1. Sur ce sujet, et bien d'autres, consulter la somme de Cho Dong-il et Daniel Bouchez, *Histoire de la littérature coréenne*, Fayard, Paris, 2002.

2. Insistons : c'est bien de littérature coréenne dont il s'agit, la langue coréenne (ou sino-coréenne) inventant sa propre musique sur les rythmes spécifiquement coréens des chants et musiques populaires de la péninsule.

p'ansori comme patrimoine a fixé le répertoire, au risque de figer son évolution, et seulement cinq œuvres ont survécu pour constituer un répertoire intangible, transmis oralement, et désormais fixé par écrit¹.

Traditionnel et classique

En fait, on assiste depuis une cinquantaine d'années à un mouvement passionnant, qui transforme un genre considéré comme « traditionnel », représentatif de la musique populaire ancienne, en répertoire « classique² », constitué d'œuvres reconnues comme telles, interprétées dans des salles de concert, et invitées à se produire à l'étranger dans des versions surtirées. Les lettrés du XIX^e siècle qui arrangeaient ou créaient des airs n'existent plus et ont été remplacés par des universitaires qui produisent des éditions savantes, éclaircissant les références, pointant les variantes, analysant les formes. Ce travail est d'autant plus remarquable qu'il est effectué en étroite collaboration avec des chanteurs qui ont eux-mêmes désormais accès à l'université, où ils enseignent.

DES CHOIX ÉDITORIAUX

La présente édition s'inscrit dans ce processus de classicisation du genre, au sens, non d'un conservatisme figé, mais d'une dynamique historique dont fait partie la diffusion hors de Corée d'un genre si national, voire très régional³. Afin de rendre compte de la vitalité de tels textes, nous avons souhaité

1. Face à ce répertoire des cinq « classiques », existe un certain nombre de p'ansoris « modernes », dont le dernier exemple en date, qui remporte un grand succès, est *Le Dit de Sichuan* de Lee Jaram, traduit et publié dans cette collection en 2010.

2. Sur cette notion de classicisation, cf. la thèse de Han Yumi, *Le P'ansori, patrimoine coréen, sous sa triple dimension littéraire, musicale et scénique* (Paris VII, 2012).

3. Le p'ansori est associé aux provinces du sud-ouest, puis du centre de la péninsule, avec des variantes locales de styles toujours perceptibles aujourd'hui.

offrir au lecteur français un accès le plus immédiat possible au texte, sans négliger pour autant l'ouverture aux arrière-plans savants.

Une version de chanteur

Dès la fin du XIX^e siècle, face au succès du genre, on a vu apparaître des versions romanesques des p'ansoris, à l'usage des lecteurs¹. Témoignages historiquement importants, assez fidèles aux originaux, elles ont pour nous le défaut de vouloir imposer une version unique, optant pour une continuité romanesque plus lissée, avec le masquage des changements de rythmes. Or, depuis quelques années, grâce au travail des universitaires précités, nous bénéficions des relevés annotés, pour chaque p'ansori, des quatre ou cinq versions des différentes écoles. Et nous pensons que, si le p'ansori est d'abord un art de la scène, la meilleure garantie d'avoir un texte qui rende compte de l'authenticité du genre est de travailler sur celui que les chanteurs ont transmis, sans souci d'ajustements romanesques. Nous avons ici choisi la version de l'école de la grande Pak Ch'o-wŏl², toujours bien représentée par sa descendance³.

Un art oral

Nous avons donc choisi de respecter le découpage du texte en fonction des changements de rythmes, de manière à ce que le lecteur puisse être sensible à ce séquençage qui donne sa vitalité au texte. Nous avons aussi tenu à rendre sensibles les

1. Ce sont celles choisies par les pionniers Choi Mikyung et Jean-Noël Juttet pour leurs deux traductions.

2. Pak Ch'o-wŏl (1917-1983) est une représentante éminente du courant dit École de l'Est. Elle a été nommée, en 1974, détentrice du Trésor Immatériel *Sugungga*, et sa descendance est toujours très active, ce qui nous a engagés à choisir cette version ; nous avons pu voir en France son *Sugungga* interprété par Jŏn Jŏng-min (Maison des Cultures du Monde, 2001) et Cho Tong-dal (Festival d'Automne 2002).

3. Pour cette première édition, nous avons fidèlement suivi la version de Pak Ch'o-wŏl, en nous interdisant d'y inclure les variantes et ajouts de certains de ses disciples.

différentes strates de langage dont le p'ansori est constitué ; cela va du plus familier au plus lyrique, de l'élégie au burlesque, de la grossièreté à la préciosité : nous avons les traces emboîtées des deux inspirations majeures combinées, populaire et savante. Et derrière l'apparente morale convenue, destinée, dit-on, à satisfaire les élites confucéennes, on sent une fibre sociale frémissante, dénonçant les abus du pouvoir, à résonance universelle. Derrière la sophistication formelle parfois extrême, on sent toujours battre le cœur du conte multiséculaire¹. Nous avons tenté de rendre compte de toutes ces sédimentations, et de leur retrouver en français une unité de souffle ; notre traduction opte ainsi pour une prose rythmique privilégiant la fluidité de l'oralité par des jeux de métriques et de sonorités, que, si nous osions, nous recommanderions de lire à haute voix².

Les notes à part

Nous avons voulu libérer le texte de la litanie fastidieuse des appels de notes³. Celles-ci sont donc reportées à la fin, regroupées globalement sous le numéro de la séquence. Nous y avons travaillé de notre mieux, à partir de l'édition coréenne universitaire et de nos propres recherches, mais il faut reconnaître que c'est un travail sans fin, tant la culture lettrée est encyclopédique. Il ne s'agit en aucun cas ici d'un ouvrage spécialisé pour sinologue : nous avons juste essayé d'éclaircir un

1. Si l'on veut sentir le rapport entre le conte et le p'ansori, on lira avec intérêt les quatre pages de « Le lièvre et trionyx Pyôljubu », in *Tigre et kaki*, dans la traduction de Li Jin-Mieung et Maurice Coyaud (Gallimard, Paris, 1995). Cf. également notre Annexe sur les sources.

2. En ce qui concerne les onomatopées, domaine très riche de la langue coréenne, nous avons choisi de systématiquement les conserver, en les enveloppant de notre mieux dans des jeux langagiers qui donnent un écrin français à leur présence enchâssée.

3. Pour donner un ordre de grandeur, l'édition critique coréenne de cette version de *Sugungga* compte plus de 1400 notes... Nous avons tout vérifié autant que nous l'avons pu, beaucoup synthétisé, parfois amendé, souvent complété. Et nous avons souhaité que ces notes forment un texte autonome pas plus rébarbatif que nécessaire.

peu la lecture de l'honnête homme curieux de connaître les sources de ces textes coréens, dans la mesure où il le juge utile. Nous conseillons d'ailleurs une première lecture de découverte en s'abandonnant au texte seul ; il sera toujours temps d'aller voir les notes ensuite... pour mieux relire le texte. Il en va de même pour les index, ou notre préface : il nous semble important pour un genre aussi lointain de guider le lecteur, de lui fournir des aides, mais la fonction du paratexte est, comme son nom l'indique, de rester en retrait et de mettre en valeur le texte, qui est l'œuvre, et lui seul.

*

Alors, ami lecteur, vous qui tenez ce livre, pardon pour toutes les petites erreurs qui risquent de s'être glissées de-ci de-là (et que les spécialistes ne manqueront pas de nous signaler) ; merci à vous de rentrer dans le *p'an*, cet espace collectif où se joue le *sori*, le chant, la parole proférée, de vous inclure dans la réinvention en français de ces œuvres, et de leur donner une nouvelle vie.

Et puis, un jour, vous trouverez un enregistrement de l'œuvre, ou mieux, vous aurez la chance d'assister à une représentation, en Corée, ou en France ? Ce jour-là, sans doute éprouverez-vous un sentiment d'étrange familiarité... Alors, vous direz sûrement, comme tout Coréen en tel cas, *Ŏlssigu* ! Quel plaisir !

Han Yumi & Hervé Péjaudier